

L'ÉLÈVE DE LIANCOURT,

EN 1795¹.

« Bénissons l'Être suprême,
 « Il veille à notre destin ;
 « Il nous protège, il nous aime,
 « Il est le Dieu de l'orphelin. »

Paroles de P. Crouzet, musique de Gouec.

Au temps de la République, on transféra, de Paris dans le château dévasté de Liancourt, les élèves du chevalier Paulet, venus de la caserne Popincourt, et ceux de Léonard Bourdon (*les enfants de la patrie*), venus de l'abbaye Saint-Martin ; on leur adjoignit les élèves d'une école militaire instituée dans le village même par le duc de La Rochefoucault (l'un des vénérables fondateurs des caisses d'épargnes actuelles), et sous la direction du docte et très excellent Pierre Crouzet ; le nouvel établissement prit le nom d'*Ecole nationale de Liancourt* pour les fils d'officiers, des défenseurs de la patrie. A ce titre, j'y fus admis le surlendemain de l'installation au mois de thermidor, an II (juillet 1795).

Là, au nombre d'environ 300, élevés et entretenus aux frais de la République, nous manquions à peu près de tout. Je me souviens qu'en une certaine année, couverts de vestes assez légères et portant des culottes courtes, nous étions presque tous sans bas et sans souliers au mois de nivôse (janvier) ; alors nous n'avions pas de pain non plus, et, chaque jour, on envoyait quelques uns de nous sur la route de Paris pour voir s'il n'arriverait pas de farine.

¹ Nous avons cru piquant de faire suivre les quelques pages si attendrissantes qu'on vient de lire sur l'enfance de Boïeldieu, de ce fait historique que nous trouvons consigné dans le numéro de septembre du *Journal de la Société de la Morale chrétienne*, « comme *histoire véritable* racontée en 1834 pour les enfants des écoles élémentaires. » Voilà donc l'histoire de la plupart de nos artistes ! Pauvres petits qu'ils étaient d'abord, il leur a suffi souvent du hasard, de la moindre circonstance, d'un seul instant pour éveiller leur génie et fixer à jamais leur destinée. (*Note du Direct.*)

Dans ce château, les vastes appartemens sans vitres nous servaient de dortoirs, et nous avions des couchettes d'hôpital sur lesquelles figurait une paillasse surmontée d'un mince matelas dont nous nous servions en guise de couverture. D'autres salles, à double ou triple courant d'air, formaient les classes où le pauvre professeur cherchait à ne pas transir en concentrant la chaleur de sa respiration dans les plis de l'énorme cravate qui lui montait jusqu'au nez : nous, sans cols, et la face violacée, nous l'écouions en grelottant.

Le service de surveillance se fit d'abord par une compagnie de vétérans; mais ils ne surent pas se faire obéir, et l'on nous organisa à la manière du chevalier Paulet. Les meilleurs et les plus capables parmi les élèves de 12 à 14 ans, devinrent donc officiers ou sous-officiers pour la police générale, et répétiteurs pour l'intérieur des classes. C'était presque l'enseignement mutuel, rapporté en France par M. Jomard en 1815. Dès lors tout se passa avec ordre et sévérité. Exemple : l'inspection de propreté des mains et de la tête se faisait à six heures du matin, dans la cour du château, en ouvrant les rangs du bataillon : les jeunes chefs passaient devant et derrière chaque file, tandis que les élèves, le corps droit et la tête fixe, montraient vivement le dessus et le dedans de leurs mains ou laissaient examiner leur coiffure ; personne ne disait mot ; mais celui qui recevait un coup de baguette sur les doigts, était ainsi averti en bon camarade d'être plus propre le lendemain.

Au réfectoire nous étions tous debout et rangés par escouades de dix à treize autour de petites tables rondes et grossières; l'élève de corvée pour chaque table apportait, de la cuisine souterraine, une soupe claire dont chacun prenait une cuillerée à son rang; arrivaient après et en nombre exact de petites portions de basse viande; la ration de pain, brun et pâteux, était grande et épaisse comme un jeu de cartes; au souper, c'était une gammée de riz liquide où surnageaient quelques grignons de lard qui étaient enlevés au premier tour par les plus adroits. Cet unique plat du soir variait, selon la saison, en vieux fromage de gruyère ou en salade au pur vinaigre, en pois chargés de pucerons, en haricots tachés ou en pommes de terre mal épluchées.

Tandis que nous étions ainsi attablés (pour si peu) un habile lisait à haute voix les Hommes Illustres de Plutarque, ou l'Histoire Générale des Voyages; mais les mauvais conseils de notre estomac l'emportaient quelquefois sur ces bons exemples de vertus et de dures privations; et, la nuit, des champs de carottes, de navets ou d'oignons, aussi bien que des plants d'oseille, étaient dévorés sur place, ou transportés dans les dortoirs pour y être broutés comme par des lapins.

Faute de pots et de carafes nous mangions toujours sans boire : avant ou après le repas on faisait queue à la pompe; quand il gelait, les plus pressés cassaient la glace au bout du conduit de plomb sous lequel, bouches béantes, nous penchions nos jeunes têtes échevelées.

Néanmoins cet asile, où nous étions si malheureux, est bien cher à notre souvenir; il a vu commencer des amitiés qui sont inaltérables, n'est-ce pas, mon bon Antier ?

Le vent de l'adversité, comme celui des orages, transporte et sème en grondant quelques bonnes semences. Un grain de musique vint à frapper au front de l'un des petits, puis un autre grain lui tomba sur le cœur; était-ce heur ou malheur pour sa vie? il ne le sait pas encore!... De plus dignes que lui furent plus sûrement partagés; ils sont devenus honorables dans les emplois civils et militaires, dans la magistrature, dans les sciences, les lettres, les arts et le commerce.

Le père Guette, tambour des vétérans, était un homme prodigieux; il enseignait la clarinette, le basson, la grosse caisse, le cor, les cymbales et la trompette; il jouait du violon, de l'alto, de la basse, de tout enfin, excepté de la flûte. Une musique militaire fut assez promptement organisée, et l'un de nos camarades, qui avait été enfant de chœur, ayant une fort jolie voix, on nous fit entendre l'hymne composée pour nous par notre directeur chéri, et mise en musique par le célèbre Gossec.

Tout à coup, à l'audition de ce chef-d'œuvre d'expression touchante et de simplicité, le grain de musique pousse un premier germe chez le prédestiné, et il demande à s'instruire: «Impossible, dit le père Guette, le temps et les instrumens me manquent; prends pourtant cette petite flûte, prends cette méthode de Devienne, va et souffle.» L'enfant lut et souffla, le jour pendant les récréations, et la nuit pendant le sommeil, un peu dur, de ses camarades. Bientôt son pipeau domina tous les autres dans les marches et au temple de la Raison (à l'église).

Cependant le nouvel adepte se mit à composer: il notait ses chants d'après les sons de sa flûte, et il écrivait ses accompagnemens d'après ses remarques sur Devienne et sur Gossec; mais cela ne sonnait pas toujours aussi bien que dans ses modèles. Pourquoi? A qui le demander? — Il fouilla la belle bibliothèque échappée, par miracle, au vandalisme, et puisa dans les livres de l'école de Rameau des principes qu'il dut abandonner ensuite pour ceux des écoles d'Allemagne et d'Italie.

Sur ces entrefaites, Ginguené, littérateur distingué et bon musicien, vint à Liancourt pour inspecter l'école; on exécuta devant lui je ne sais quelle ébauche de composition musicale à plusieurs parties, et il conseilla d'adresser l'apprenti compositeur à Gossec, pour le consulter sur l'avenir. Joie et bonheur! Guillaume-Louis ira à Paris.

Deux jours après, l'élève de Liancourt, l'âme bondissante, se met en route à quatre heures du matin, ayant environ cinq francs dans sa poche pour faire à pied, et d'une seule traite, les quatorze lieues du trajet. A moitié chemin, vers Champlâtreux, un pauvre, assis près de la haie, s'écrie: «La charité, s'il vous plaît, mon bon jeune citoyen! je prierai pour vous! — Tenez, brave homme, voici cinq sous, priez Dieu que je sois reçu au Conservatoire de musique, et je vous donnerai trois francs en repassant après demain.»

Le pauvre eut ses trois francs , car l'enfant avait été accueilli comme un fils par Gossec ; plus tard , Guillaume-Louis fut encore conseillé par Méhul , et encouragé par le savant et trop modeste Perne , qui devint son ami. Le ciel et un travail assidu ont fait le reste :

Bénéissons l'Être suprême ;
Il veille à notre destin ;
Il nous protège , il nous aime ;
Il est le Dieu de l'orphelin !

(1^{er} septembre 1834.)

B. WILHEM.
